



Président d'honneur
Robert Rotrou

ALPHY

Journal officiel de l'Académie Alphonse Allais

« Danser devant le buffet, c'est exécuter la vraie danse du ventre. »

8^e année – n° 28 – avril 2023



Président d'horreur
Des Vices

L'extinction des Lumières

On prête à Voltaire cette phrase, peut-être apocryphe : « Je ne partage pas vos idées, mais je me battraï jusqu'à la mort pour que vous puissiez les exprimer. »

En son siècle, apparurent les encyclopédistes et les Lumières pour forger nos propres opinions débarrassées des dogmes, préjugés et superstitions. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

La compromission a détrôné le compromis, la lâcheté a pris le pas sur le courage intellectuel, l'esprit de justice a laissé la place à l'abandon démagogique. La richesse des idées n'est plus, remplacée par le conformisme abêtissant. Il est interdit de s'écarter de la vérité établie ; on qualifie de négationniste un historien scrupuleux ; on déclare certains infréquentables et d'autres incontestables.

Il est rafraîchissant de retomber sur des pages qui illustrent cela mieux que nous ne saurions le faire. Ainsi, dans son ouvrage *Quatre ans d'occupations*, Sacha Guitry, en proie aux résistants de la onzième heure, notait :

« Un journaliste peut interroger impunément un criminel de marque aussi bien qu'un souverain de passage ou qu'un champion de boxe – mais si un auteur dramatique a rencontré un homme dont les opinions politiques ou littéraires sont à l'heure actuelle condamnées, cet auteur passera pour avoir partagé ces opinions. »

C'est d'une grande niaiserie.

Ce que les gens ne savent pas, c'est que je suis capable de sauter dans ma voiture, ainsi que je l'ai fait naguère, pour aller déjeuner à Bruxelles, chez S.A.R. le

comte de Paris – et de m'en retourner à la même vitesse pour dîner le soir même avec Léon Blum – heureux d'avoir pu rencontrer précisément le même jour ces deux personnalités éminentes – ces deux hommes qui, eux, ne se sont pas étonnés qu'ayant déjeuné chez l'un, j'aie pu dîner chez l'autre. »



En ce temps-là il était fréquent que déjeunassent ensemble des écrivains d'opinions opposées, d'idées contraires. Ce n'est pas par manquement mais par honneur que Marcel Aymé, Paul Valéry ou Albert Camus, hommes libres s'il en fut, signèrent la pétition demandant, en vain, la grâce de Robert Brasillach, condamné pour ses thèses indéfendables. Tous ces gens, qu'ils fussent politiques ou artistes, brillaient par leur ouverture d'esprit.

Grace à Paul Claudel, on apprit depuis qu'il y avait des maisons pour la tolérance. Hélas ! de nos jours, il n'y en a plus. Ne demeurent que les ayatollahs de la morale, les Torquemadas de la pensée unique, ou les Savonaroles du dogme.

Difficile de rire après ces constats... mais essayons tout de même. 🍷

Jean-Pierre Delaune
Président – Grand Chancelier

1416 JOURS

Au 1^{er} avril 2023, 1416 jours se sont écoulés depuis qu'un Moro-Giafferi germanopratin, défenseur de l'Association des Amis d'Alphonse Allais, a affirmé avoir déposé plainte contre nous.

La lenteur de la justice française ne laisse pas de nous étonner...

Le courrier des lecteurs



Monsieur le Rédacteur en chef,
À travers son « courrier des lecteurs », *Alphy* se fait complaisamment l'écho des officines pharmaceutiques de Santiago.

En ma qualité, je m'autorise à demander à votre organe une égalité de traitement.

Antonio Miguel Rafael Alonso Marques y Estrella de Sanchez Santamaria, président de la Fédération des pharmacies de Valparaíso

Cher Monsieur Antonio Miguel Rafael Alonso Marques y Estrella de Sanchez Santamaria

[On a bien fait de passer à vingt pages !],

C'est avec plaisir que nous informons nos lecteurs de la permanence dominicale de la pharmacie Alvarez cette semaine à Valparaíso.

La rédaction en chef

Chers amis d'*Alphy*,
Résidant à Berlin depuis mon mariage avec un Allemand, je projette un déplacement au Chili.

Sujette aux microbes étrangers, je souhaite connaître les horaires et jours d'ouverture des pharmacies locales. Pouvez-vous me renseigner ?

Laure Durin de Wagner

Chère lectrice,

*Le Chili compte tant d'officines que les vingt pages d'*Alphy* ne suffiraient pas pour toutes les nommer.*

Nous vous conseillons de vous mettre en rapport avec l'honorable Antonio Miguel Rafael Alonso Marques y Estrella de Sanchez Santamaria, président de la Fédération des pharmacies de Valparaíso, qui se fera un devoir de vous guider.

La rédaction en chef

Concours de la plus belle faute !



C'est le Père Noël qui va en faire une tête !

RÉPONSE AU JEU-CONCOURS

L'auteur de la diatribe est Edmond de Goncourt (*Journal, mémoires de la vie littéraire*, 23 janvier 1891). Parmi les nombreuses réponses parvenues au siège de notre journal, dix-sept étaient exactes.

Nous félicitons ces lecteurs pour leur sagacité, et plus particulièrement Michel Vivier, de Bert (Allier), qui nous a fait parvenir sa réponse le premier. Il entre ainsi à l'Académie Alphonse Allais sous les vivats de la Grande Chancellerie.

Le jury

Grande Chancellerie de l'Académie Alphonse Allais

L'Académie Alphonse Allais est une association à but non lucratif régie par la loi et le décret de 1901, dont le siège social est en mairie de Honfleur (Calvados).

Son enregistrement a été effectué en sous-préfecture de Lisieux (Calvados) le 1^{er} août 1985 sous le n° 3025.

Il a fait l'objet d'un accusé de réception de la sous-préfecture le 2 août 1985.

Publicité en a été faite par publication au Journal officiel de la République française.

Son nom est déposé à l'INPI sous le numéro national 18 4 478 925.

L'Académie Alphonse Allais est administrée par une Grande Chancellerie, composée à ce jour comme suit :

Président – Grand Chancelier : Jean-Pierre Delaune – **Camerdingue :** Marc Balland

Garde du Sceau, détenteur de la Comète : Xavier Marchand

Adjoint à la Grande Chancellerie. Détenteur des paroles du maître : Patrice Delbourg

L'Académie Alphonse Allais est propriétaire de la marque Prix Alphonse-Allais, déposée à l'Institut national de la propriété industrielle (INPI) sous le numéro national 17 4 396 295.

Tire-toi une bûche !

– capsule québécoise –

C'EST AINSI que l'on convie, dans la Belle Province, un visiteur ami à prendre un siège et à venir « piquer une jasette », éventuellement autour d'une bonne « broue¹ », blonde, rousse ou brune. Mais s'il fait « frette » au-dehors et qu'il « tombe des peaux de lièvre », soit de la neige à gros flocons, on trouvera plus revigorant de converser en sirotant un « caribou ». Ce mélange de vin et d'alcool, aujourd'hui boisson fétiche des « carnavaleux » de Québec, était consommé par les bûcherons d'autrefois. La légende le disait alors contenir du sang de l'animal surnommé...

Le breuvage est traître et, si l'on n'y prend garde, on a tôt fait de se sentir « gorlot » (mot dérivé de grelot). Pour peu que les esprits s'échauffent, il est possible qu'on se mette à « déparler », que « la chicane pogne » et qu'il y ait du « brasse-camarade », auquel cas on dira que « le diable est aux vaches », ce qui signifie que rien ne va plus. Voilà qui serait dommage, surtout quand « la soirée est encore jeune » !

1. Ce terme, qui désigne la mousse et par extension la bière, on le retrouve dans l'expression « avoir de la broue dans le toupet », c'est-à-dire de la mousse dans les cheveux à force de s'agiter, de même que dans la qualification « péteux de broue » que nous connaissons bien.



Fort heureusement, on peut « lâcher son fou » sans pour autant « virer une brosse », autrement dit, se laisser emporter par l'allégresse sans finir complètement « paqueté ».

Pour meubler la veillée, des « tounes » de l'ancien temps et des « chansons à répondre », comme chacun en possède dans son répertoire, donneront l'occasion aux plus « chaudailles » et aux plus excités de « se calmer le pompon ».

Outre son hospitalité indélébile, le Québécois « pure laine » porte en lui ce folklore, mi-français, mi-irlandais, toujours vivace et fier de l'être grâce à des groupes comme *La Bottine souriante* et *Les Charbonniers de l'enfer*. Les chorales improvisées à la maison ont parfois la chance d'avoir sur place un « violoneux » pour les accompagner, ou encore un volontaire qui sortira de sa poche un harmonica – appelé habituellement « musique à bouche », et plus rarement « ruine-babines ». Sinon, il restera toujours des pieds et des cuillers pour battre la mesure.

Quant aux bûches, c'est toute l'année qu'elles sont disponibles, pas seulement « dans l'temps des Fêtes » ! 🍷

Frédérique P. Lamoureux
Ambassadeur pour
l'Atlantique Nord et Mazamet

QUOI DE NEUF ? MOLIÈRE !



Il a quatre cents ans passés. Fêtons-le en anagrammes...

Le Malade imaginaire
Aiiiee ! Mal ; grand mal !

Double Salkow



Directeur de publication : Jean-Pierre Delaune

Rédacteur en chef : toute la bande

Comité de rédaction : Marc Balland – Frédéric Brettinni – Pierre Dérat – Xavier Marchand

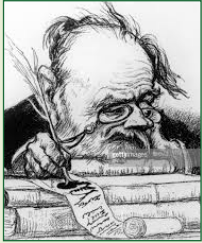
Ambassadeurs :

. Pour l'Atlantique Nord et Mazamet : Frédéric P. Lamoureux

. Pour la péninsule Ibérique et Chennevières-sur-Marne : Frédéric Lapprand

. Pour les Antilles et Ozoir-la-Ferrière : Éric Prudent

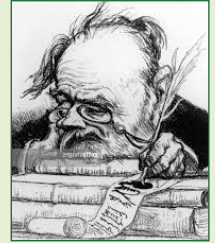
ISSN 2649-3144 / ISSN 2649-8006



Le feuilleton

LE PETIT MARQUOIR

Alphonse Allais... et les copains



Résumé du dernier épisode

Le petit Marquoir, après avoir mis un terme à ses attermoissements et calmé les ardeurs de relations aussi contrastées que Fradel, Lance-Briant, Edmond-Luc Saydu-Poulai, Picolajeun et autres faire-valoir contestables, s'était élancé bravement à l'assaut de l'asphalte parisien pour tenter d'attraper l'omnibus Madeleine-Bastille.

Chapitre 3, 141592 après Pierre-Arnaud de Chassy-Poulay

Fort heureusement – et nous écrivons « fort heureusement » avec à-propos, le lecteur comprendra aisément pourquoi dans le prochain numéro d'*Alphy* –, le petit Marquoir fut contrarié dans son avancée vers la station d'omnibus par un quidam d'allure insinifiante, sans épaisseur ni saveur, un de ces quidams anonymes qui, s'ils venaient à mourir, disparaîtraient dans l'indifférence générale, ce quidam, donc, d'une grande banalité, genre Patrick

Moulin en très propre, l'aborda timidement :

– Pardon monsieur, connaissez-vous la date exacte de la naissance de François Villon ?

On aurait été surpris à moins. Que signifiait cette question saugrenue ?

Le petit Marquoir, un temps ébranlé, se ressaisit :

– Ma foi, je crois qu'il est né l'année de la mort de sainte Jeanne, mais vous dire le jour précisément... ? Le sait-on, d'ailleurs... ?

– Oui, en somme, vous ne savez pas grand-chose, constata le quidam soudainement belliqueux.

– C'est fort possible, sourit le petit Marquoir, amusé de cette interruption dans sa marche vers l'omnibus, interruption qui, toutefois, l'avait retardé de quelques minutes. Des minutes de peu d'importance pour lui, mais de grande portée dans l'histoire des transports en commun parisiens, comme nous le verrons dans le prochain numéro d'*Alphy*.

J'ai hâte de lire ça... 🍷

(à suivre)

Jean-Pierre Delaune

Ils ont osé le dire...

Alain Leboeuf, organisateur du Vendée Globe, le 2 février 2023, à propos de la navigatrice Clarisse Cremer :

« Les règles interdisent à une femme d'avoir un enfant. »

Des propos menstruels ?

Christophe Galtier, le 14 février 2023, à propos de la troisième défaite consécutive du PSG (face au Bayern Munich) : « L'équipe n'est pas à son meilleur niveau. »

On s'en doutait.

Devenir membre

Pour devenir membre de notre association, sélectionnez la catégorie et adressez votre chèque à **Jean-Pierre Delaune – Institut Alphonse Allais – 28, allée des Catalpas – 77090 Collégien.**

Chèque libellé à l'ordre de l'**Institut Alphonse Allais**,
auquel l'Académie Alphonse Allais a confié sa trésorerie.

Catégorie 1 (formule « Jeunesse », moins de vingt-cinq ans) : 9,99 €

Catégorie 2 (formule « Classique », plus de vingt-cinq ans) : 20,01 €

Catégorie 3 (formule « Allais ») comprenant la réception à domicile du bulletin *Alphy* : 30 €

Catégorie 4 (formule « Allais-retour ») : plus chère, dont le montant est laissé à votre appréciation, comprenant la réception à domicile du bulletin *Alphy* et de la Comète de Allais.

Tout adhérent bénéficie d'une information privilégiée et d'une priorité d'information concernant nos manifestations, ainsi que de l'envoi électronique d'*Alphy*.

Les immortels de Bernard Veyri





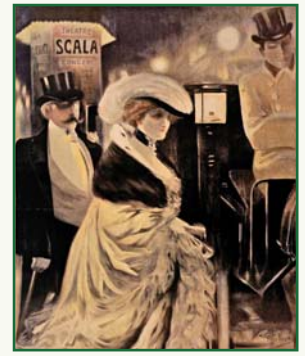
L'Orchestre
(Albert Guillaume)

THÉÂTRE

fin de siècle

1^{re} partie

Le bouleversement



À la Scala
(Albert Guillaume)



Le Boulevard Montmartre, devant le Théâtre des Variétés (Jean Béraud, 1889)

Ce fut une infatigable destinée d'administrateur de théâtres de près d'un siècle, que celle de Marguerite Brunet (1730-1820), qui en 1807, au soir de sa vie, ouvrit les portes de ce nouveau Théâtre des Variétés qui par la suite allait tant compter dans l'évolution de l'art théâtral en France.

Celle qui, plus tard, se fera appeler Mademoiselle Montansier – empruntant le patronyme d'une tante qui l'hébergeait – n'avait que quatorze ans, lorsqu'en 1744 elle fut séduite par un acteur qui lui fit quitter Bordeaux et son couvent des Ursulines pour l'Amérique, où elle monta sur les planches en sa compagnie.



La Montansier

À son retour en France, se gardant de trop se laisser prendre par l'agitation enivrante des fêtes et des plaisirs du règne de Louis XV, la Montansier sut construire sa carrière sous la protection de ses influents amants. La gestion du théâtre de Versailles, baptisé le Théâtre Montansier, la mit en relation d'amitié avec Marie-Antoinette. À quarante-sept ans, en 1777, elle obtint du roi, pour une durée de vingt années, la régie et la direction des théâtres de Versailles, Fontainebleau, Saint-Cloud, Marly, Compiègne, Rouen, Caen, Orléans, Nantes et Le Havre. Puis en 1788 ce fut à Paris l'acquisition du Théâtre des Beaujolais, sis au Palais-Royal, et en 1793, à Bruxelles, celle du Théâtre de la Monnaie.

En 1806, un décret de Napoléon l'ayant contrainte d'abandonner son théâtre du Palais-Royal, elle inaugurerait moins d'une année plus tard le Théâtre des Variétés, qui bien après sa mort et après tant de ces nouveaux vaudevilles qui égayèrent les Parisiens, fit jouer en 1864 *La Belle Hélène*, de Jacques Offenbach.

Sans l'activité inlassable de celle que l'on nommait plaisamment la ribaude du Palais-Royal et à rebours du classicisme des Lumières, le grand bouleversement de l'art théâtral à la fin du XIX^e siècle n'aurait sans doute pas eu la même savoureuse créativité.

À L'INSTAR de la peinture ou de la sculpture à la même époque, le théâtre connaîtra un très grand bouleversement au cours du XIX^e siècle, et plus particulièrement dans les premières années de la III^e République.

Après le triomphe de la scène à l'italienne au début du siècle, le théâtre évoluera tout d'abord du drame classique à l'école romantique, personnifiée par Hugo puis par Alexandre Dumas, Alfred de Vigny et Balzac.

Ce fut ensuite l'école de la fantaisie, avec Musset, Octave Feuillet et George Sand.

Puis, sous l'impulsion de Guilbert de Pixérécourt, surnommé le Corneille du boulevard, le mélodrame suivra avec ses types invariables de la *femme innocente et persécutée*, du *traître* et du *niais*. Sous la II^e République, il deviendra même, poussé par la libre pensée, mélodrame révolutionnaire.



Les Retardataires (Albert Guillaume, 1905)

Le vaudeville régna de tout temps en France, avec ses chansons à boire, ses fêtes épaisses et populaires, et ses comédies de foires. L'image du vaudeville trouvera vraiment ses lettres de noblesse après 1870 grâce au génie comique des Labiche, Feydeau ou Courteline, et à leur trio classique du *mari*, de la *femme* et de l'*amant*.

L'apparition d'une figure nouvelle

Dès 1880, un personnage va alors jouer un rôle central dans le théâtre, confinant presque les acteurs et les auteurs à un rôle secondaire : le metteur en scène.

Sorte de machiniste sachant composer les scènes et les tableaux, dirigeant et groupant les personnages de la pièce à son idée, il va devenir l'âme du théâtre moderne.

Rapporté en 1873 par *Le Figaro*, ce dialogue entre Théophile Gautier et

Hostein, directeur du Théâtre de la Renaissance, en est l'illustration :

– *Enchanté de vous voir, votre mise en scène est prête, les costumes sont dessinés, Thierry fait les décors et Varnay écrit de la musique espagnole pour le ballet du troisième acte de votre drame.*

– *Quel drame ?*

– *Mais votre drame espagnol.*

– *Comment mon drame ; mais il n'y en a pas un seul mot d'écrit.*

– *C'est la moindre des choses. Il est mis en scène, c'est le principal. Demain nous répétons. Portez-moi le manuscrit quand vous pourrez.* 🧑‍🎨 **Frédéric Brettonni**

Et Alphy dans tout ça ?

ALPHY ne fut pas un véritable dramaturge. Si nous lui devons quelques pochades, écrites en collaboration avec Jehan Sarrasin, Alfred Capus ou Albert René, et si l'on fait abstraction d'une pièce en trois actes aujourd'hui oubliée, *Monsieur La Pudeur*, écrite avec Félix Galipaux et Paul Bonhomme, ce sont essentiellement deux pièces en un acte qui surnaissent : *Le Pauvre Bougre* et *le Bon Génie*, et *Silvérie* ou *les Fonds hollandais*, cette dernière écrite avec Tristan Bernard.

Néanmoins, Alphonse Allais savait se montrer critique, dans les colonnes du journal auquel il collaborait, d'une dent parfois dure quand il évoquait des représentations au Palais de Cristal de Marseille ou à l'Eden de Cette :

« [...] on se demande avec une stupeur mêlée d'effroi quels sont les sinistres garçons charcutiers qui perpètrent de telles littératures et les aides de bourreau qui les mettent en musique. » Quant à son compte rendu d'une représentation à Bruxelles de *Sigurd*, opéra mis en musique par Ernest Reyer, il n'est pas plus tendre : « Je signalerai, entre autres, les choristes-dames, qui gagneraient énormément – les pauvres femmes ! –

à avoir vingt-cinq ou trente ans de moins. Les choristes-hommes ne perdraient pas, non plus, grand'chose à avoir l'air un peu moins paquet. Pour ce qui est des deux sexes réunis, je ne verrais nul inconvénient à ce qu'ils chantassent juste et en mesure, ou même qu'ils ne chantassent pas du tout. »

E. B.



Première page manuscrite de Silvérie, de la main de Tristan Bernard

Mon chien et moi...

YOUKI DÉPRIME

QUAND une femme m'abandonne, je ne me laisse pas tomber jusqu'au trente-sixième dessous. J'en ai l'habitude, aussi sais-je me passer de pilules miracule. Je saute sur mon vélo et je roule droit devant moi avec mon chien embarqué dans un cageot ficelé sur le porte-bagages. La dernière fois



que j'ai eu recours à ce stratagème, nous avons traversé ensemble trois départements ! Vous me croirez ou non, le remède est radical, bon pour le moral mais aussi pour vaincre les excès de poids et ne pas agrandir le trou de la Sécurité sociale.

Mais revenons à mon chien que j'aime comme l'enfant que je n'ai pas voulu avoir. Ce matin, en me levant, je ne le trouve pas à la porte de ma chambre. Je l'imagine alors vautré dans le canapé du salon, et, ne souhaitant pas le déranger, je file directo à la cuisine pour y prendre mon petit-déjeuner. Une heure plus tard, après être passé par la salle de bains, je m'inquiète. Je trouve surprenant qu'il ne se soit pas encore manifesté, qu'il ne m'ait pas réclamé de sortir dans le jardin. N'aurait-il plus besoin de pisser ? Serait-il malade ? J'ai vu juste ! Il est bien dans le salon, mais pas dans la position relax que j'avais imaginée. Il est allongé sur le plancher, le museau entre les pattes, et il pleure. Ses glandes lacrymales doivent fonctionner à plein régime depuis un long moment si j'en juge par la flaque dans laquelle il baigne.

– Bon sang, mon chien, que t'arrive-t-il ? m'écrié-je en lui prenant le pouls.

Il lève un regard brouillé dans ma direction et je dois prêter l'oreille pour l'entendre déclarer :

– Je suis en dépression, en grosse dépression. J'ai décidé de me laisser mourir.

Comme le bougre a l'air sérieux, je n'ai pas envie d'en rire. Je me sens aussitôt coupable de ne pas avoir vu venir le mal qui le ronge, me confonds en excuses, et, pour me faire pardonner mon indifférence, je promets de me consacrer à lui 24 heures sur 24. Je le prends dans mes bras, éponge ses

larmes et, au comble de la générosité, propose de lui prêter mon lit le temps qu'il se requinque.

Je croyais le remettre d'aplomb, je l'agace. Il me bave au nez :

– Arrête de te mettre en avant ; tu n'es pas en cause. C'est elle, la responsable !

Il tend alors une patte tremblante en direction de la demeure des voisins et je pige tout de suite qu'il fait référence à leur chienne.

– Cette pimbêche, continue-t-il, m'avait promis que j'aurais droit à quelques gâteries lorsqu'elle aurait ses chaleurs. Hier, mon sens olfactif m'a prévenu que l'heure des réjouissances avait sonné. Je me suis fait aussi beau que possible et suis allé la rejoindre.

Effectivement, je me rappelle l'avoir vu sortir, le poil luisant et les moustaches désembroussaillées. J'ai pensé qu'il allait courir le guilledou et, lui souhaitant tout le bonheur possible, je m'en suis réjoui. Hélas, le résultat espéré n'a pas été au rendez-vous. Le souvenir qu'en a gardé mon fidèle compagnon est si douloureux qu'il ne parvient plus à sortir un embryon de jappement. Il sanglote de plus belle et... j'éponge derechef.

– Veux-tu que je t'emmène aux urgences psychocanines ?

Il secoue les oreilles et, ne prêtant plus attention à moi, se lance dans un soliloque que je traduis



QUOI DE NEUF ? MOLIÈRE !



Il a quatre cents ans passés. Fêtons-le en anagrammes...

*Le Misanthrope
L'atmosphérique*

Double Salkow

Mon chien et moi... (suite)



se faire séduire par le doberman du policier municipal du bout de la rue. Quelle déchéance ! Qu'elle ne compte pas sur moi pour être le parrain de sa progéniture. D'ailleurs, je serai mort avant qu'elle n'ait vu le jour...»

Vraiment ? Je me rassure, mon chien est de ma graine, il plie mais ne rompt pas. Épuisé, il s'endort et les forces de vie, productrices d'énergie renouvelable, rechargent ses batteries pendant son sommeil. À son réveil, il ne me reste plus qu'à prendre le relais :

et résume en bon français à ceci :
« Cette ZWXYKERP (très grosse insulte en langage chien – d'origine gaélique – fâchée avec les voyelles) ne m'attendait pas. Je l'ai surprise en train de

– J'ai sorti mon vélo, nous partons en voyage. Droit devant nous, sauf si la route comporte des virages.

Remis de ses déboires, Youki n'y est pas opposé mais il s'inquiète de savoir qui va pédaler.

– Toi bien sûr, lui dis-je. Si je ne m'abuse, c'est bien toi qui es en dépression ?

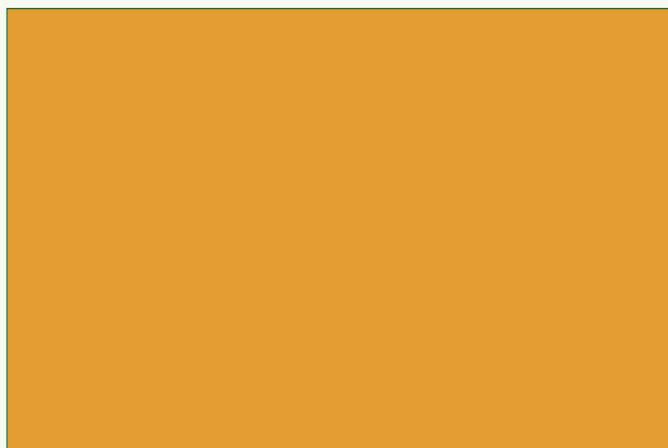
L'ingrat ne se prive pas de me contrarier ; il m'avance un argument en béton :

– Impossible, car, quand bien même je le voudrais, je n'atteindrais pas les pédales.

Je dois convenir que, comme dans ses relations avec la dalmatienne d'à côté, il est un chouïa trop court sur pattes. Mais je ne vais pas l'humilier pour si peu et prendre le risque que la honte, associée au ridicule, ne me conduise devant un juge. Vous m'imaginez, peinardement assis sur le porte-bagages de mon vélo, en train de me faire trimballer par mon chien ? Les mauvais esprits auraient tôt fait d'y voir l'un des exemples flagrants de maltraitance dont les animaux domestiques sont parfois victimes... 🐾

Jean-Claude Delayre

L'ALBUM SECONDO-AVRILESQUE



*Néerlandais pelant une mandarine en lisant
Guillaume de Nassau au pied d'un oranger
sous le regard d'un bonze durant la fête d'Halloween.*

VERS HOLORIMES

*C'est dans l'œuvre majeure de Lamartine,
propice aux libations,
que les révolutionnaires s'épanouissent.*

Moralité

*Dans son Lac, arme à gnôle,
Dansons la Carmagnole*

Sganalli

L'après-histoire...

**M'en allant promener le long de la rivière,
Je découvris un trou caché sous les fougères.**

**Personne ne gratta ce jour-là plus vite que moi.
Et quand j'aperçus ce que ce trou abritait,
Vous n'imaginez pas ce que fut mon émoi !**

**Des ossements sales et vieux
Des bouts de coccyx poussiéreux
Des crocs mignons, plusieurs dizaines,
Et même un morceau d'abdomen...**

**Je décidai d'appeler mon ami Jean Gratte,
Paléontologue connu pour ses poils aux pattes.**

**Stupéfait, ébahi, celui-ci s'écria :
« C'est le chaînon manquant, l'homme de Néanrectal,
C'est une découverte vraiment transcendante ! »**

**Avant donc l'homo erectus
Existait cet homo anus
Qui chamboule notre préhistoire
Là, chez moi, tout près d'Escoire...**

Le Croquant du Périgord



Aristide Bruant

Étude préparatoire

(Henri de Toulouse-Lautrec, 1893)

DURANT 1885, le Mirliton, cabaret de Paris récemment inauguré, connaît des débuts difficiles. Contrarié par le peu d'affluence, son taulier, juché sur une table, interpelle son faible auditoire : « *Tas de cochons ! Gueules de miteux ! Tâchez de brailler en mesure, sinon fermez vos gueules.* »

La gent féminine en présence en prend elle aussi pour son grade : « *Va donc, eh, pimêche ! T'es venue de Grenelle en carrosse exprès pour te faire traiter de charogne ? Eh bien ! t'es servie ! Vieille vache !* »

Peu avant, ce personnage haut en couleur à la langue si bien pendue avait salué leur entrée en chantant d'une voix rauque :

Oh la, la, c'te gueule, c'te binette,
Oh la, la, c'te gueule qu'elle a,
C'te gueule qu'elle a.

L'homme à la large carrure, fringué en garde-chasse, costard de velours côtelé noir, chaussé de bottes, avec sur les endosses une cape où flotte une grande écharpe rouge, un galurin à larges bords sur la trogne et une canne en

Le poète des bas-fonds

pogne, se nomme Aristide Bruant (1851-1925). Ainsi portraituré par Toulouse-Lautrec (1864-1901), ce fils de bourgeois fait un pied de nez à son existence.

La découverte des bas-fonds

Descendant d'une famille aisée du Loiret, qui par les aléas de la vie connut la ruine, Aristide Bruant a auparavant acquis durant son enfance une solide instruction couronnée par des prix de latin, de grec et de musique vocale. Sans un fifrelin, poussé à la rue par la déchéance familiale, il exerce divers métiers pour subsister et faire vivre ses parents assaillis de dettes et poursuivis par les huissiers.

Il découvre alors la vie des bas-fonds parisiens et la misère qui y règne, avant d'être enrôlé comme franc-tireur durant le conflit franco-prussien (1870).

Après l'armistice, il entre à la Compagnie des chemins de fer du Nord, il y côtoie le populo où les pue-la-sueur et gouapes de tout genre gagnent péniblement leur vie avec quatre sous pour se garnir la cage à pain.

Dans cette cour des miracles, lui qui a été nourri du langage épuré qui sied chez les rupins apprend auprès de ses nouveaux comparses à parler l'argot comme un dur qui sort de Clairvaux. S'attelant avec ardeur à cette tâche, il remonte à l'origine de la langue verte, découvrant François Villon (1431-1463 ?) et ses Coquillards.

Ainsi, sans le savoir, il se façonne un devenir qui fera sa fortune dans les années qui vont suivre : il sera chansonnier.

Ce poète du jargon des faubourgs, épris de musique, va créer une multitude de chansons, gaulantes des petites gens qui à défaut de vivre essayaient de survivre. Dans leur vie triste comme un quai de gare vide, ces complaints narrant si bien leur quotidien semaient l'espérance dans leurs palpitants blessés, entre deux godets de piquette, leur faisant dire « à la revoyure ». La chanson réaliste venait de naître. 🍷

(à suivre)

Thierry Delamarre

Un déménagement

Le 10 juin 1885, Rodolphe Salis déménage son Chat Noir du 84, boulevard Rochechouart jusqu'au 12, rue de Laval (aujourd'hui rue Victor-Massé). Immédiatement, Aristide Bruant prend possession des lieux pour y installer son cabaret.

Dans le déménagement, Salis a oublié une chaise Louis XIII sur laquelle se précipite Bruant avant d'écrire cet ironique quatrain pour le Mirliton :

Ah ! mesdames, qu'on est à l'aise
Lorsqu'on est assis sur la chaise Louis XIII.
Elle est à Salis, et cependant,
Pour s'asseoir dessus, faut aller chez Bruant.

T. D.



UNE BELLE HISTOIRE INDIENNE



IL ÉTAIT UNE FOIS...

Car toutes les belles histoires commencent par « Il était une fois... ».

Il était, donc, une fois... un modeste paysan d'une pauvre bourgade de l'Inde.

En ces temps lointains, l'Inde n'était pas encore cette terre magnifique de taille continentale, enrichie de fours tandoori et embellie par les mélodies de George Harrison.

Elle tirait alors ses ressources du travail de ses agriculteurs, courbés sur leurs maigres arpents de terre aride afin d'y arracher de pauvres racines destinées à épaissir leur miséreux bouillon quotidien d'un succédané de viande bien illusoire, tout en priant les dieux de l'hindouisme, du jainisme, du bouddhisme ou du sikhisme, à ne pas confondre avec le hohisme, religion des tireurs à la corde, ou avec le gallicisme, religion du poulet basquaise.

Ils vivaient aussi de la cueillette de fruits – comme les réputés marrons d'Inde. Les produits de la pêche et de la chasse complétaient leur alimentation, tel le savoureux cochon d'Inde.

La vie s'écoulait, tranquille, seulement rythmée par les musiques des aïeux de Ravi Shankar et les galops effrénés des tigres du Bengale que poursuivaient déjà trois lanciers.

Notre paysan, de son patronyme Arjun Abhishek Sharman Vlabhamarij, que nous appellerons Raoul pour faciliter la compréhension de nos lecteurs, Raoul, donc, eut l'idée d'un jeu de société. Il s'agissait de déplacer des pièces sur un plateau divisé en cases, de telle sorte que, par d'astucieuses combinaisons sur le plateau, le plus malin des deux joueurs finissait par obtenir le gain de la partie et l'enjeu de celle-ci.

Raoul procéda à quelques essais pour s'assurer de la fiabilité des règles de ce nouveau jeu. Des voisins, informés, lui promirent un solide avenir et même la postérité. Raoul consulta les esprits les plus éclairés de l'Inde. Partout, il recueillit des suffrages enthousiastes. Il demanda alors audience au maharaja.



Après beaucoup de patience, il obtint d'être reçu dans la grande salle d'audience du palais par le plus haut personnage du pays. Impressionné par la haute stature du maharaja, Raoul se prosterna...

Puis, relevé par la bienveillance du souve-

rain, il lui présenta le jeu. Il disposa les pièces sur le plateau et expliqua les règles.

Le prince exigea aussitôt de disputer une partie. Raoul, fin psychologue, et soucieux de ne pas déplaire au monarque, la perdit. Il perdit aussi la suivante et celle d'après.

Le maharaja pria l'inventeur de demeurer jusqu'au dîner, que les deux hommes partagèrent, lui, le maître absolu, et l'autre, l'humble paysan génial. Au moment où ce dernier s'apprêtait à présenter ses respects, le maître du palais lui demanda de formuler la récompense qu'il souhaitait.

Après avoir résisté, avançant qu'il n'avait inventé ce jeu que pour le délassément du maharaja et pour la gloire de l'Inde, Raoul proposa qu'on posât un grain de blé sur la première case du plateau de jeu, deux grains de blé sur la deuxième case, quatre grains sur la troisième case, huit sur la quatrième, et ainsi de suite, en doublant à chaque fois, jusqu'à l'ultime case du plateau de jeu.

Le maharaja, fort surpris de cette demande en apparence bien modeste, acquiesça, songeant que cet homme, si intelligent en matière de jeu d'esprit, manquait singulièrement d'ambition et de discernement.

Il ordonna à son chambellan de procéder comme l'avait indiqué Raoul. Le chambellan déposa donc précautionneusement un grain de blé sur la première case, deux sur la deuxième, quatre sur la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la neuvième et dernière case du plateau du jeu de morpion que venait d'inventer Raoul, lequel quitta le palais en emportant la totalité dans un petit sac, soit cinq cent onze grains de blé.

Il est con ce Raoul ! 🍷

Sganalli



Il n'y a plus de saisons ?

« Sale temps... Drôle de mois de mai... Décidément, les saisons sont changées... » (Alphonse Allais, « Croquis de mai ».)

C'EST bien connu : désormais la plus petite hirondelle défait le printemps. Voyant nos grises mines, elles aussi défaites, elle constate avec amertume que même sa voisine la pie déchante, la faute à l'inflation et à cette vie qui coûte bonbon. Le rouge-gorge lui-même ne se gorge plus de ses trilles, tellement il souffre de trachéites printanières.

En été, les cigales ne fourmillent plus, les mégafeux les ayant réduites au mieux au silence, au pire en grillons !

En automne, on écrase moins le champignon, à cause de cette pluie qui ne tombe plus... Que dire, du reste, de ce dernier automne, qui a poussé la chansonnette avec ses 40 degrés si peu spirituels, puis qui, à la manière d'un Verlaine, s'en est allé, au vent mauvais ? Place dorénavant au vent pire, car rappelons que les Carpates touchent l'Ukraine. Sans pour autant être loin de la « Bohème » ! On sent bien là l'influence de Rimbaud derrière Verlaine...

Et en hiver ça sent dorénavant de plus en plus le sapin.

Tristes signes, pour ce triste chant du cygne...

Il n'y a plus de saisons, et Vivaldi se retourne dans sa tombe, dans ce monde où, à l'instar d'un Beethoven, il n'entend plus rien, et où même la musique a du mal à nous enchanter.

Il n'y a plus de saisons, et les saints de glace se retrouvent au chômage, pris sous le feu de la déréliction ambiante.

Car la religion est un peu à l'image de la nature : plus rien ne croît. Il n'y a plus de saisons. On connaît tous la chanson. Toujours le même air, la même rengaine. N'en

déplaise à Antonio le pizzaiolo qui en a fini avec son pizzicato.

Pourtant, comme disait le poète Pierre, il fut un temps où au printemps tout Reverdit. Mais désormais même l'amour craint le givre : plus aucune marguerite ne s'effeuille, faute de vert galant. Voici bien là la fin d'une époque.

Mais tout cela était prévisible. Et prévu même, par nos aînés aux rhumatismes les prédisposant aux meil-

leurs auspices ! Ils nous l'avaient martelé même, le tout pourtant sans vice !

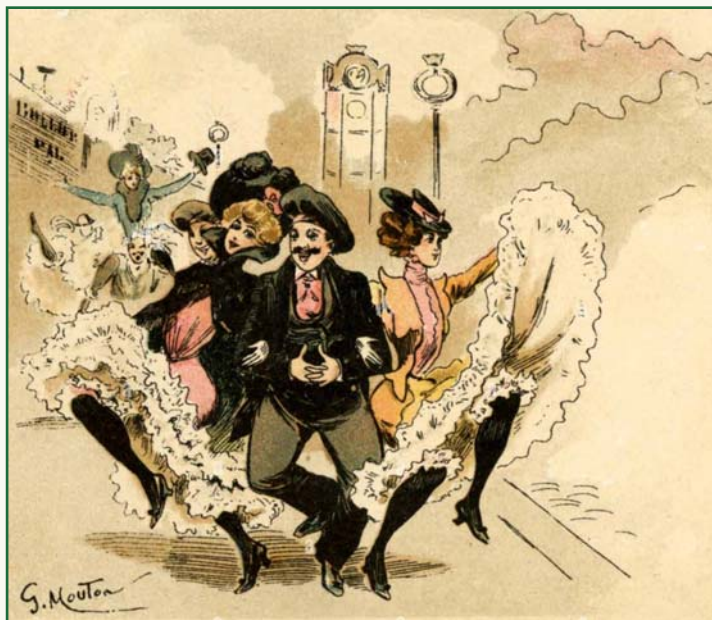
On voyait bien que l'été indien nous envoyait ses signaux de fumée, au grand dam d'un Joe Dassin au crépuscule de sa vie mais qui en chantait les louanges de bon cœur !

Force est cependant de constater que le réchauffement climatique peut avoir du bon et que c'est presque poétique. Rimbaldien même, puisque cela chante le dérèglement dans tous les sens, à nous en rendre tous bien azimutés. Et sens dessus dessous, qui pis est. Peu importe les hauts et les bas de la météo.

Alors, que faisiez-vous au temps chaud ? Vous chanziez, assurément ? Eh bien, envoyez tout valser, maintenant ! AdVienne que pourra, et puisqu'il n'y a plus de saisons, alors rions !

C.Q.F.D. ! 💡

Patrick Modolo



... alors rions !

LE SITE OFFICIEL DE L'ACADÉMIE ALPHONSE ALLAIS

Vous y accédez ainsi : alphonseallais.fr

Vous y trouverez historique, contes, actualités, liens, etc. Ce site est le vôtre.

N'hésitez donc pas à nous faire part de vos suggestions en écrivant à :

academie.alphonse.allais@alphonseallais.fr

SUR LE CAHIER DU VICOMTE

ÉDITION SPÉCIALE !

À l'occasion du 4^e Festival Humour en Périgord, qui se déroulera les 22 et 23 avril à Escoire, nous allons parler d'un des éminents invités d'honneur, le citoyen Jacques Antel, l'un des plus grands contrepéteurs français, auteur, notamment, du Tout de mon cru et de Ceux que la muse habite.

Voici quelques-uns de ses plus célèbres « titres fourrés »
qu'il récupère régulièrement dans la presse depuis plus de vingt ans :

- « À Lugano un chirurgien ampute la mauvaise jambe » (*La Tribune de Genève*)
 - « Verts de rage » (*L'Express*)
 - « Les intermittents haussent le ton » (*Le Progrès*)
- « Le vent qui siffle dans les grues » (*Magazine littéraire*)
 - « Pains en fête » (*Migros Magazine*)
- « La victoire de la gauche molle » (*Marianne*)
- « Euro 2012 : Ibères à l'aise ! » (*Libération*)

(la suite au prochain numéro...)

Patrick Salue, expert ès contrepèteries

QUOI DE NEUF ? MOLIÈRE !



Il a quatre cents ans passés. Fêtons-le en anagrammes...

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière
J'ai piqué l'âme et le bon esprit, dit-on

Double Salkow

RÉBUS

Quel est ce film
des années 1960 ?



Solution : (Le clandé - Six Illens) *Le Clan des Siciliens*

Et moi... aime-moi... émoi...

QUAND je viens de laver les escaliers, j'écris au bas des marches un petit mot à l'intention de mes locataires, les priant de s'essuyer les pieds sur le paillason. Mais j'ai toujours soin d'ajouter : S.V.P.

Dans les colonnes des journaux que je récupère le matin quand je sors les poubelles, je lis les consignes, voire les ordres, que nous assènent l'État ou des sociétés privées sans nous demander notre accord. Et c'est une foutititude de :

- Mangez, bougez;
- Pensez covoiturage;
- Covid, grippe : on se vaccine;
- Je baisse, j'éteins, je décale.

Pour ma part, il m'arrive de bouger sans prendre le temps de manger, comme je peux aussi me goinfrer de chocolat.

Le ministre de la Santé nous exhorte à nous vacciner contre la Covid. Mais il oublie de préciser que les produits qu'on nous présente comme des « vaccins » n'en sont pas et n'ont jamais été validés



comme tels puisque n'ayant pas franchi toutes les étapes nécessaires à leur homologation.

Décidément, Big Brother s'impose à nous de plus en plus. Les récentes publicités pour l'achat de voitures se concluent par : « Au quotidien, prenez les transports en commun. » Formidable ! on nous vend une bagnole à condition de ne pas s'en servir. Après la voiture, la cuisine et les radiateurs, nos gouvernants iront-ils jusqu'à investir nos chambres et surveiller notre déduit ? Transport routier ou transport amoureux ?

Autrefois, les jeunes gens scandaient : « Faites l'amour, pas la guerre ! », à quoi Raymond Devos rétorquait : « Il y en a peut-être qui préféreraient faire autre chose. »

Personnellement, plutôt que la guerre je préfère l'amour : « Je baise, j'étreins, je m'étale ! »

M^{me} Michu



Les cocus-de-la-Comète

Sous l'impulsion de son président Philippe Davis, et de son nonce Xavier Jaillard, l'Association des Amis d'Alphonse Allais a entrepris, en toute illégalité et en pure perte, une opération de forfaiture visant à mettre la main sur notre association l'Académie Alphonse Allais.

Cela serait risible si, profitant de la naïveté de quelques-uns, ces imposteurs ne leur avaient fait miroiter une « intronisation » dans notre cercle, aussi grotesque que contraire à la législation, ou un prix dont nous sommes seuls propriétaires. Les malheureuses victimes, dont les noms figurent ci-dessous, dans une liste non exhaustive, ne sont évidemment pour rien dans cette imposture.

Paul ADAM
Sandrine ALEXI
Myriam ALLAIS
Pascal AMOYEL
Pierre AUCAIGNE
David AZENOT
Didier BARBELIVIE
Julie BATAILLE
Marie-Paule BELLE
François BERLÉAND
Christiane BOPP
Éric BOUVRON

Christophe CAROTENUTO
Pierre-Jean CHALENÇON
Philippe CHEVALLIER
Sylvain COLLARO
Sophie DAVANT
Jean-Louis DEBRÉ
Patrice DREVET
Anny DUPEREY
Marc FAYET
Philippe FERTRAY
Liane FOLY
Jean-Louis FOURNIER

Thierry GARCIA
Anne GOSCINNY
Léa LANDO
Bernard LE COQ
Fabien LECŒUVRE
Olivier LEJEUNE
Serge LLADO
Rebecca MAI
Raphaël MEZRAHI
Nelson MONFORT
Éric NAULLEAU
YVES PUJOL

Mathieu RANNOU
Anne RICHARD
Muriel ROBIN
Roland ROMANELLI
Jacques SANTAMARIA
Sandrine SARROCHE
Marc TOURNEBEUF
Arnaud TSAMERE
Ben TSAMERE



... et les super-cocus-de-la-Comète, qui n'ont jamais obtenu le prix Alphonse-Allais :
Jean-Claude CARRIÈRE †; René de OBALDIA †; Philippe SARDE; Alexis GRÜSS; Claude LELOUCH.



Art mineur ?

SERGE GAINSBORG, qui rêvait de devenir peintre, disait que la chanson était un art mineur. C'est à voir...

On ne me fera pas croire que les auteurs de chansons ne sont pas des artistes au même titre que les sculpteurs, les peintres ou les architectes. La plume de Théodore Botrel n'égale-t-elle pas le ciseau de Camille Claudel ? L'inspiration humaniste de Montéhus ne vaut-elle pas celle de Pablo Picasso ? Polin ne rend-il pas des points à Frank Lloyd Wright ?

Je me suis ouvert de cette question auprès de mon vieux complice Xavier Jaillard. Selon



lui, l'écriture d'une chanson est chose délicate et complexe. Et il s'y connaît, comme grand professionnel, puisqu'il en a conçu près de deux cents pour Barclay, sans qu'aucune d'elles ait jamais rencontré le succès. D'où la difficulté.

Certes, rimer une chanson n'est pas comparable à l'écriture d'une ballade ou d'un sonnet. Le genre obéit à d'autres règles. Il faut notamment que la musique soit « carrée », m'a-t-on dit, ce qui m'étonne, car, à l'école maternelle, je chantais sur des « rondes » enfantines.

Pour autant, les contraintes ne m'ont pas découragé. Vous connaissez l'ardeur de votre bon Oncle dès qu'il s'agit d'enrichir le patrimoine culturel de notre pays. Comme je ne dédaigne pas les challenges, je me suis lancé dans l'écriture d'une chanson, à la

grande satisfaction de mon épouse Barbara¹ et à celle de ma concierge de Rocquencourt.

Je vous livre ci-dessous cette première œuvre :

Le Poulet jaune

L'autre jour,
Devant un Côtes de Nuits,
Rue d' l'Étang,
Je m'étais assoupi.
Quand soudain,
Semblant crever les nuages,
Et venant p'têtr' de Beaune,
Surgit un poulet jaune.

Sur ma bajoue,
Il a posé sa joue.
Il venait p'têtr' de Beaune,
C'était un poulet jaune.

L'autre jour...,
Devant un Côtes de Nuits.

Il venait p'têtr' de Beaune,
C'était un poulet jaune.

Je vais envoyer le texte à mon ami Didier Barbelivien. Avec une jolie musique là-dessus, ça fera la rue Michel. 🍷

Votre Oncle affectionné,

Philippe Davis

1. Le prénom a été modifié.

Le prix de la Découverte 2021



LE 6 JANVIER dernier, jour de l'Épiphanie, le roi n'était pas notre cousin. Nous remettons enfin le prix de la Découverte 2021 à Catherine, Pamela et Peggy Wajzman, auteurs de *Confineries*, délicieux ouvrage de textes et de dessins de tous horizons consacrés à la Covid 19 ainsi qu'aux bizarreries et aberrations du traitement qui lui fut parfois réservé.

Un fin cocktail réunissait les lauréates et leur éditeur, Jean Picollec, leurs amis, les membres du jury et quelques-unes des plumes d'*Alphy* dans les salons-réceptions parisiens de la société Opportunité qu'administre Catherine Wajzman.

Xavier Marchand, garde du Sceau, détenteur de la Comète, leur remit le diplôme *ad hoc*, et notre « Camerdingue » Marc Balland, quatre exemplaires du jeu qu'il a créé sur le sujet de l'élection présidentielle : « Moi, Président ».

Dans cette ambiance festive marquée au coin de l'humour absurde, les quatre impétrants furent officiellement « étranglés » de la Comète et intronisés à l'Académie Alphonse Allais, avant que les verres ne s'entrechoquent pour saluer *Confineries* dans la bonne humeur que l'on devine.

J.-P. D.

Sigmund-Marcel Krospenfuger

Ses débuts dans la Résistance

LE JEUNE Sigmund-Marcel s'était levé ce matin-là avec la ferme intention que ce jour soit à marquer d'une pierre sinon blanche, du moins beige clair, à Prillfischein, son village natal en passe d'être occupé par l'ennemi, hélas déjà infiltré, il avançait donc d'un pas décidé le long de l'artère principale : l'avenue Dumaissy.

Il était vêtu d'un trench-coat couleur mastic de Ansiedade, et coiffé d'un chapeau demi-mou. Son col était relevé, dissimulant le bas de son visage, et ses poches bombées laissaient imaginer des mains crispées qu'il voulait protéger de la soudaine et relative fraîcheur de ce premier jour de septembre 1939.

Un petit vent frisquet venu du levant justifiait cette attitude. Le soleil apparaissait, faisant s'allonger son ombre derrière lui de façon démesurée, voire inquiétante.

Il avançait comme un automate, semblant glisser sur le macadam humide et froid.

« C'est pour aujourd'hui ! Je ne vais pas reculer, c'est pour aujourd'hui ! » marmonnait-il entre ses dents serrées, alors que son regard bleu acier cherchait en contre-jour, au loin, le diable qu'il avait résolu d'affronter.

Il savait qu'il n'avait plus qu'une centaine de pas à faire. Peut-être moins s'il allongeait sa foulée.



Mais non ! Ce serait témoigner de sa fébrilité. Il fallait qu'il garde cette cadence, qui lui semblait idéale pour mener à bien l'objectif qu'il s'était fixé. Il ne devait rien laisser transparaître de son émoi.

Le pas resta donc régulier. Contrôlé. Les battements de son cœur s'accéléraient cependant au fur et à mesure qu'il approchait du but. Mais ça, il ne pouvait le maîtriser.

L'avenue était presque déserte à cette heure, et les quelques passants qu'il croisait paraissaient ne pas prêter attention à lui. Il s'en trouva un peu rasséréné, et eut un temps l'impression que son rythme cardiaque reprenait une cadence normale.

Il compta un moment ses pas et ses pulsations pour tenter de les synchroniser.

Il évaluait maintenant la distance restante à moins de cinquante mètres. À cette allure, il estima mentalement et rapidement

qu'il lui faudrait moins d'une minute pour... mais il ne voulait pas anticiper, même de quelques secondes. Vivre le présent. L'instant présent seul devait compter.

Sa décision était irrévocable. Son acte de résistance serait à jamais inscrit en lui. Il devait négliger l'avenir, ce seul moment lui importait.

Sa main droite, machinalement, se crispa davantage dans sa poche.

Encore dix mètres... sept... il allait se retrouver devant son défi. Allait-il craquer?... Tenir, tenir bon...

Deux mètres ! Sa main se raidit, il voulait empêcher son bras... Il fallait qu'il garde sa cible en ligne de mire, que son attention se fixe sur l'objectif. Il devait as-

sumer. Il avançait... Dans un ultime effort extrême, il tourna résolument la tête vers la vitrine de la boulangerie, braqua son regard sur les viennoiseries, aguicheuses, dorées et chaudes. Sa main se relâcha, laissant son porte-monnaie dans la poche. Il passa son chemin.

Il ne s'était pas arrêté, comme chaque matin, pour acheter les maudits croissants qui lui faisaient prendre du poids.

Il avait résisté !

Le jeune Sigmund-Marcel venait d'accomplir son premier acte de résistance.

Marc Balland

**QUOI DE NEUF ?
MOLIÈRE !**



Il a quatre cents ans passés. Fêtons-le en anagrammes...

*Les Précieuses ridicules
Si épicières de leurs culs*

Double Salkow

Le Lapin agile

**L'âme de
Montmartre**



En 1880, André Gill
conçut cette enseigne
– un lapin communard,
replet et égrillard,
s'échappant
d'une casserole en cuivre –
pour une petite
taverne montmartroise
surnommée
« Le Cabaret des assassins ».
Celle-ci prit dès lors
le nom plus convenable
de « Lapin à Gill »,
devenant par la suite
« Le Lapin agile ».

**On buvait là par amour de la couleur locale,
avec des gestes sauvages et désordonnés,
des saladiers de vin blanc;
quelques-uns, féroces, risquaient le saladier de vin rouge
qui fait des taches bleues, à travers les nappes,
et même à travers les tables, jusque sur le plancher:
Ô corrosif!**

Émile Goudeau

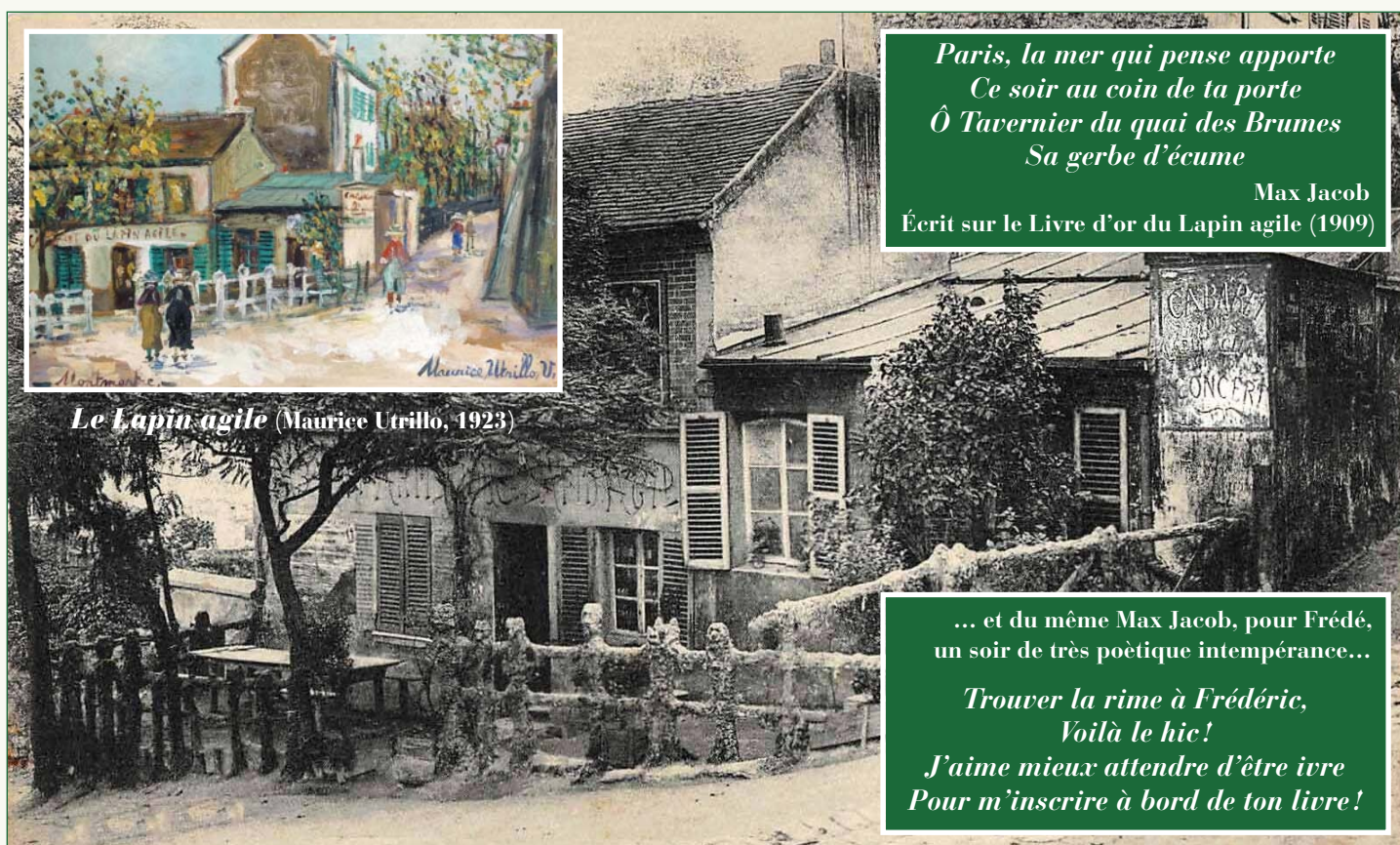


Le Lapin agile (Maurice Utrillo, 1923)

*Paris, la mer qui pense apporte
Ce soir au coin de ta porte
Ô Tavernier du quai des Brumes
Sa gerbe d'écume*

Max Jacob

Écrit sur le Livre d'or du Lapin agile (1909)



*... et du même Max Jacob, pour Frédéric,
un soir de très poétique intempérance...*

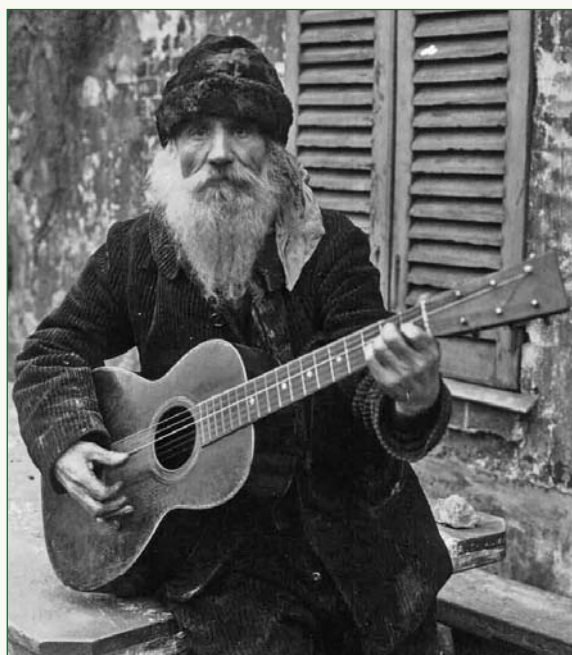
*Trouver la rime à Frédéric,
Voilà le hic!*

*J'aime mieux attendre d'être ivre
Pour m'inscrire à bord de ton livre!*

*Au plus haut de la Butte, le Lapin agile, à l'angle de la rue des Saules et de la rue Saint-Vincent.
(Années 1900)*

Lil les a tous accueillis, dans son étroit cabaret de la rue des Saules aux murs dorés par la fumée des pipes : Allais, Steinlen, Willette, Mac Orlan, Dorgelès, Carco, Max Jacob, Apollinaire, Courteline, André Salmon, Paul Fort, Poulbot, Utrillo, Renoir, Picasso, Van Gogh... Pour eux, il était bien plus que Frédéric Gérard, le patron fantasque du Lapin agile. Il était Frédé tout simplement, ce Frédé guitariste qui alternait tous les soirs douces romances et chansons anarchistes. Chez lui, ces gloires naissantes, qui souvent ne le payaient qu'en nature, se mêlaient aux petites femmes, aux rapins nécessiteux, aux libertaires enflammés et aux apaches repentis.

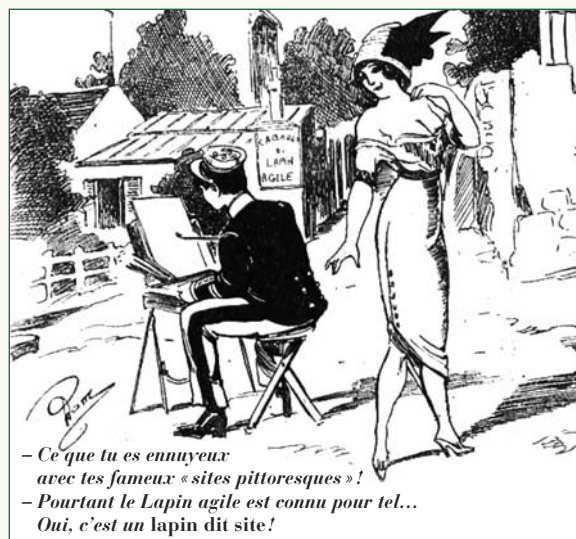
Frédé était aimé de ces habitués célèbres, mais il avait conscience que leur attachement n'aurait qu'un temps, lorsqu'il avoua un jour : *« Tant qu'ils étaient ici, ils ne foutaient rien, ils blaguaient, ils fumaient, ils buvaient. Moi, j'ai laissé faire, je les aimais bien. Et puis un jour, le Lapin a ouvert la porte toute grande, et v'là un coup de pied au cul les a lancés dans la célébrité! Ils viennent me voir encore, quelquefois... »*



Frédéric Gérard (1860-1938), dit Frédé. Après avoir géré le cabaret Le Zut – de l'anarchiste Gilbert Lenoir – il acheta en 1903 le Cabaret des assassins, qui deviendra peu de temps après le Lapin agile. En 1913, il cédera l'établissement à Aristide Bruant tout en conservant sa gestion et son animation.



Frédé, sur la terrasse du Lapin agile.
(1920)



Dessin légendé paru dans Le Régiment.
(1^{er} mai 1913)

CE CÉLÈBRE cabaret de la Butte eut plusieurs noms. Logé dans une modeste maison construite en 1795, il sera successivement *Le Rendez-vous des voleurs*, puis en 1869 *Le Cabaret des assassins*, pour prendre enfin en 1883 le nom de *Lapin agile* qui lui est resté jusqu'à nos jours.

En 1903, après l'avoir racheté, Frédéric s'y installa avec son corbeau, son chien, son singe et son âne Lolo. Sous son impulsion, le Lapin agile devint alors l'âme de ce Montmartre insouciant qui plut tant à Allais. Insouciant mais parfois violent. Il n'était pas rare en effet qu'on y sorte le pistolet pour de simples brouilles, des affrontements politiques ou de banales querelles d'ivrognes. En sep-

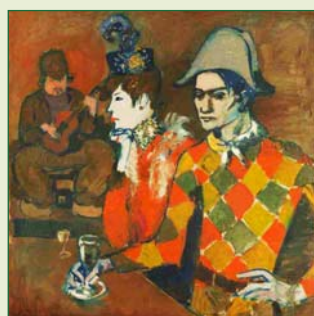


La grande salle du Lapin agile (Georges Tiret-Bognet, 1910).

tembre 1910, Victor, le fils aîné de Frédéric, y fut tué d'une balle dans la tête par un client, après s'être opposé à une tentative d'escroquerie au rendez-moi.

Piètre gestionnaire, Frédéric, en 1913, céda son cabaret à Aristide Bruant. Mais, dès le début des années 1920, la clientèle se fit plus rare, qui désertait alors Montmartre pour Montparnasse.

En 1922, Bruant revendit à son tour le Lapin agile, à Paulo, le second fils de Frédéric. Mais ce cabaret ne retrouvera sa notoriété que dans les années 1940-1950 avec la fréquentation des Pierre Brasseur, Georges Simenon, Charlie Chaplin, Alexandre Lagoya... puis plus tard de Léo Ferré et Claude Nougaro. 🍷 **Xavier Marchand**



L'Arlequin au verre

CETTE huile sur toile de Picasso, peinte en 1905, le représentait en arlequin au Lapin agile en compagnie de Germaine Pichot, sa maîtresse, et de Frédéric jouant de la guitare. Frédéric la vendra en 1912 pour la somme de 180 francs. Elle sera adjugée chez Sotheby's en 1989 pour 40 millions de dollars.



Et le soleil s'endormit sur l'Adriatique

CANULAR de Dorgelès, ce tableau fut exposé en 1910 au Salon des Indépendants comme l'œuvre de Boronali (anagramme d'Aliboron). En réalité, il avait été peint par la queue, trempée dans la peinture, de Lolo, l'âne de Frédéric.

La face cachée de l'art

FABLE EXPRESS DE FLORIAN

*Dans notre camion ou semi,
Derrière un hayon, abrités,
Vivons notre félicité
Et partageons-la entre amis.*

Moralité

*Pour vivre heureux,
vivons bâchés*

Clarisse



Qui se serait douté que le peintre britannique John William Waterhouse connaissait si mal la légende d'Écho et Narcisse, lorsqu'il les mit en scène dans cette œuvre en 1903 ? En effet, la pauvre nymphe, aphasique depuis sa coqueluche, aurait été bien en peine d'entamer une conversation et, surtout, le couple n'était pas propriétaire d'une 4L mais d'une 2 CV !

F. P. L.

QUOI DE NEUF ? MOLIÈRE !



Il a quatre cents ans passés. Fêtons-le en anagrammes...

*Le Tartuffe
Et la truffe*

Double Salkow

ANNONCES CLASSÉES

Gastronomie

Traiteur propose, pour dîner fête de famille, *Dindon de Feydeau garni de Farce de Maître Pathelin*. Idéal pour Bouffes-Parisiens.

Rencontre

Recherchons homme à barbe blanche pour animation fête nationale en commun le 14 juillet prochain. S'adresser MM. Barbe-bleue et Barberousse.

Échange

Le *Matin* de Moustaki contre *Les Jolis Soirs dans les jardins de l'Alhambra*. S'adresser Sacem.

Nuit calme contre matin triomphant. S'adresser M. Dominique S.-K.

Revêtement

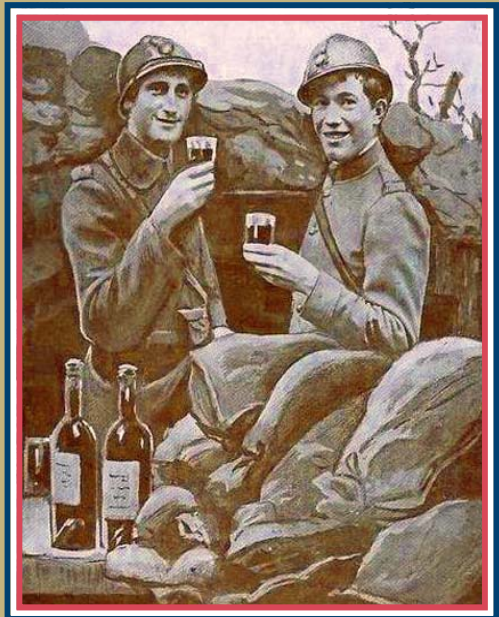
Jeune politicien français ambitieux vend beau parquet rayé. S'adresser Assemblée nationale.

Bonnes affaires

Chasseur à mains nues vendra belle peau d'ours dès sa sortie de l'hôpital.

— Communiqé —

MINISTÈRE DE LA GUERRE L'armée de terre recrute



Se présenter au Ministère
le matin à jeun